

INTRODUCTION

Divergences (post-dé)coloniales dans la littérature et l'art : esthétiques de l'écart

Ce numéro a été conçu autour du concept global de « divergences (post/dé) coloniales » en insistant sur la perspective intersectionnelle (race/classe/genre). La marginalisation au sein des structures sociales normatives modernes s'articule autour de la construction de l'altérité comme un état de manque. Cette notion joue un rôle crucial dans la conceptualisation des catégories de race, de classe et de genre élaborées au cours des derniers siècles, contribuant à la pathologisation des corps racisés et divergents (Dorlin, 2006). Ces corps, considérés comme défectueux, se trouvent en opposition à l'épistémè occidentale moderne, qui perçoit le corps de l'homme blanc comme seul sujet complet et sain.

Le discours colonial repose donc sur la notion de manque, dépeignant les communautés colonisées comme dépourvues d'histoire et de culture, des vides à remplir de civilisation. Même lorsque leurs histoires sont reconnues, elles le sont souvent à

Pour citer ce texte

Haderbach, Ahmed, et Vázquez, Lydia. (2025). Introduction : Divergences post-décoloniales dans la littérature et l'art : esthétiques de l'écart. *HYBRIDA*, (10), 17-22. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.10.31223>

travers le prisme du manque, définies par ce qui leur manque par rapport à l'histoire de la personne colonisatrice. Dès lors, le manque est constitutif de toute forme de domination, condition inévitable de l'état de minorité. Être en situation de minorité revient à manquer de pertinence, de reconnaissance, tout en étant soumis-e à l'autorité, seule détentrice de la plénitude. Confrontés à cette incomplétude ontologique, les individus en situation de minorité aspirent souvent à l'assimilation dans la structure sociale hégémonique. Cependant, cette assimilation n'est qu'un leurre conduisant les assimilé-e-s à une position de sujets-ersatz aux yeux des structures hégémoniques.

C'est cette prise de conscience qui a engendré des réactions contestataires, développées notamment par les études postcoloniales et décoloniales, ainsi que par les études féministes et queer. De plus en plus, ces perspectives intersectionnelles convergent dans une position commune de révélation et de dénonciation des mécanismes du pouvoir hétérosexuel patriarcal blanc, en les appliquant aux réalités socio-culturelles de certaines régions du globe, notamment, de l'Afrique, du Moyen-Orient et de l'Amérique du Sud.

Il s'agit, dans toutes ces contributions, d'explorer particulièrement les enjeux politiques et socioculturels qui réduisent souvent au silence les expériences des subalternes non occidentaux-ales. Et même à constater, à analyser, et par conséquent à contrecarrer, comment le fait colonial s'immisce dans les savoirs et le militantisme dans ces régions. En effet, dans un monde toujours marqué par les héritages du colonialisme, les études culturelles, ou scientifiques au sens large, ne sont pas à l'abri de ces dynamiques structurantes. Ainsi, notre perspective intersectionnelle acquiert, forcément, une dimension politique : l'examen simultané des catégories de « colonialité », de « race », de « classe » et de « genre », souligne que la perception des corps racisés et genrés est inextricablement liée à la discipline étatique. L'émergence de l'État-nation, invention européenne, prend des contours spécifiques lorsqu'elle s'impose comme forme d'organisation sociale dans des sociétés autrefois colonisées.

Ces contributions interdisciplinaires explorent les limites de l'organisation politique de l'État-nation, en particulier dans sa relation étroite avec la politique des corps et des désirs, et ce insistant sur le rôle de l'imaginaire à travers différentes productions littéraires et artistiques.

En effet, dans le sillage des indépendances politiques du xx^e siècle, un vaste champ d'expressions littéraires et artistiques s'est déployé dans les sociétés anciennement colonisées, ainsi qu'au sein de leurs diasporas. Loin de produire un discours homogène sur le passé colonial ou sur l'avenir des nations dites postcoloniales, ces productions donnent à voir une pluralité de récits, de formes et de langages, souvent

marqués par l'écart, la fracture ou le désalignement. C'est précisément cette dynamique que ce numéro propose d'explorer à travers le prisme des divergences post-décoloniales dans la littérature et les arts.

Dans les littératures postcoloniales, la divergence se manifeste aussi bien au niveau thématique – dans les récits de mémoire, les figures de l'exil, les tensions entre tradition et modernité – qu'au niveau formel, par le recours à des stratégies de métissage, de subversion des genres et de réinvention des langues littéraires. Les écrivain·es et artistes issus de contextes postcoloniaux inventent des formes alternatives de narration et de représentation, qui déconstruisent les héritages esthétiques dominants, tout en forgeant de nouveaux espaces d'expression, souvent transnationaux, multilingues et in-disciplinés.

Au-delà d'un simple prolongement de la négritude ou des premiers récits de la décolonisation, ces contributions critiques mettent en évidence des fractures internes : entre générations, entre territoires, entre langues, entre visions du monde. Les divergences post-décoloniales révèlent ainsi des divergences fécondes, où s'affrontent, parfois dans une même œuvre, l'appel à la mémoire et la tentation de l'oubli, la quête d'authenticité, l'héritage oral et les exigences de la production artistique et littéraire.

Dans le domaine des arts visuels, cette tension prend la forme de réappropriations esthétiques, de détournements symboliques et d'actes critiques, parfois même satiriques ou ironiques, face aux canons muséaux, à la marchandisation de l'exotisme ou à l'effacement des violences coloniales. L'art devient ainsi un lieu de résistance esthétique, mais aussi d'invention d'un autre regard, qui refuse la fixité des identités et rejette les assignations venues d'ailleurs.

Les contributions rassemblées dans ce numéro abordent, depuis divers espaces (Afrique, Caraïbe, monde arabe, diasporas afro/asio-descendantes...), la manière dont la divergence devient, en littérature et en art, une stratégie de reconfiguration, de déplacement, voire de dissidence. En examinant des œuvres qui se tiennent à distance des narratifs consensuels, ce dossier entend penser la divergence non comme un symptôme de dislocation, mais comme une force critique, apte à questionner la persistance des hiérarchies culturelles, la circulation inégale des œuvres, et les dispositifs de visibilité.

En choisissant de se focaliser sur ces esthétiques de l'écart, ce numéro propose une lecture non unifiée, mais dynamique, du fait post-décolonial : une cartographie où la tension, la dissonance et l'inachèvement sont autant de gestes de création et de réappropriation.

Dans *Assommons les pauvres !*, Shumona Sinha fait de la migration un point d'entrée pour interroger les récits contemporains et les formes littéraires francophones.

Elle montre comment les témoignages de demandeurs d'asile, standardisés et soupçonnés d'imposture, révèlent la crise du rapport à la vérité. En déconstruisant ces récits réduits à des performances codifiées, le roman, selon Carola Paolucci, met en lumière une ère de post-vérité où la fiction devient un outil critique pour contester les normes de légitimité narrative, juridique et identitaire.

Bien que relevant d'un médium différent, l'article de Safa El Alami à propos de *Made of Smokeless Fire* de Camille Farrah Lenain part de la même idée, à savoir l'existence d'une remise en question des récits dominants à travers le prisme de la migration et de l'invisibilisation des identités minoritaires. Qu'il s'agisse de témoignages de demandeurs d'asile ou de mémoires queer diasporiques, la parole minorée devient ainsi un terrain de lutte pour la reconnaissance et la réappropriation narrative. En effet, Alami montre comment Lenain interroge les récits dominants à partir de la double marginalisation vécue par les personnes queer musulmanes issues de la migration. Dans son texte, Lenain articule mémoire intime et mémoire collective pour visibiliser des identités longtemps effacées. Son travail photographique, toujours selon Alami, remettrait en cause les représentations normatives de la photographie francophone en intégrant l'esthétique queer et les expériences liées au VIH comme vecteurs de redéfinition identitaire et de résistance culturelle.

Dans la même volonté de subversion des formes héritées de l'art et la littératures coloniaux, Mathilde Berg souligne, à travers *Biblrique des derniers gestes* de Patrick Chamoiseau, la résolution de la part de l'auteur d'affirmer une résistance poétique comme moyen de lutte postcoloniale. Certes, Chamoiseau déploie une œuvre profondément marquée par la pensée postcoloniale en retraçant la vie de Balthazar Bodule-Jules, figure de la rébellion contre toutes les formes d'oppression. À travers ce récit, Chamoiseau interroge la mémoire des luttes historiques et leur transmission. Pour Berg, le roman incarne une forme de résistance poétique où l'écrivain devient acteur de mémoire, réactivant les combats du passé pour éclairer les enjeux du présent. Par ce biais, toujours selon Berg, Chamoiseau fait de l'écriture un geste politique, où l'esthétique sert à lutter contre l'oubli et à affirmer des voix marginalisées.

De même, l'analyse de Ane Fernández de *Les ombres et les lèvres* de Marine Bachelot Nguyen s'inscrit dans cette lutte contre l'oubli à travers une réflexion sur la littérature de la migritude et son apport décolonial, notamment à travers le nouveau formel du théâtre, envisagé ici comme prolongement des traditions orales. En investissant la scène comme un espace de parole pour les subjectivités marginalisées, cette dramaturgie hybride déjoue les codes classiques occidentaux et inscrit la parole migrante dans une dynamique performative et politique. Le théâtre de Marine Bachelot

Nguyen devient ainsi, selon Fernández, un lieu de transmission et de transformation, où l'altérité subalterne se fait visible, audible et agissante. Dès lors, la mise en jeu des corps, des voix et des spatialités scéniques participe à la déconstruction du discours colonial, affirmant par là une esthétique de la résistance, propre à la migitude, qui fait du théâtre un vecteur d'émancipation identitaire et mémorielle.

Dans une approche semblable de la résistance littéraire, Dame Kane analyse, à travers une relecture de ce récit devenu classique, *L'Enfant noir* de Camara Laye. Selon Kane, ce roman s'inscrit dans une démarche de résistance littéraire par la déconstruction du colonialisme, en valorisant les traditions culturelles noir-africaines comme contre-discours à l'idéologie coloniale. Par ce biais, ce texte devient un outil de réappropriation symbolique, en exaltant la richesse spirituelle, sociale et culturelle des sociétés subsahariennes. À travers la narration d'un jeune Guinéen vivant sous domination française, l'œuvre oppose à la violence de l'acculturation coloniale la force vive des récits oraux, des rites initiatiques et de la mémoire ancestrale. Ainsi, Camara Laye ferait preuve d'un souci de démantèlement des représentations déshumanisantes du colonisateur, tout en reconstruisant une identité africaine fière, digne et autonome.

Jean-Arnauld Libong approfondit dans l'idée de l'infériorisation, voire de l'animalisation et de la réification du colonisé par le colonisateur à travers son analyse du récit *Des palabres et des hommes* de Karin Oyono. En effet, Libong prospecte la rhétorique de l'infériorisation du colonisé comme un pilier du discours colonial, fondé sur l'animalisation et la négation de l'altérité. Ainsi, Libong démontre comment l'autrice déconstruit ces mécanismes discriminants en révélant leur fonctionnement discursif – ambivalence, mimétisme, subalternité – hérités d'une logique hégémonique occidentale. En mettant en scène des personnages qui échappent à cette assignation identitaire en choisissant le retrait, le silence ou la dissonance, le texte renverse le double discours colonial et inscrit son geste littéraire dans une perspective décoloniale. L'œuvre participe donc activement à la démystification du récit colonial, en revalorisant des identités invisibilisées et en révélant la violence symbolique tapie dans les dispositifs langagiers du colonisateur.

En conclusion, l'ensemble de ces contributions dessine une cartographie riche et polyphonique des écritures post-décoloniales contemporaines, marquées par des gestes de réappropriation esthétique, politique et mémorielle. Qu'il s'agisse de témoignages de migration, d'identités queer diasporiques, de récits de résistance anticoloniale ou d'images issues des archives coloniales, chaque œuvre présentée engage une réflexion profonde sur les formes narratives, artistiques et discursives par lesquelles les voix subalternes redeviennent audibles.

Ce numéro montre que l'écart – qu'il soit formel, identitaire ou mémoriel – n'est pas un défaut mais un espace de création, où la dissonance devient stratégie de subversion. Ainsi, des auteurs et artistes comme Shumona Sinha, Camille Farrah Lenain, Patrick Chamoiseau, Marine Bachelot Nguyen, Camara Laye ou Karin Oyono, participent d'un même mouvement : celui d'une résistance narrative et esthétique qui déconstruit les fondements épistémologiques du colonialisme et propose des formes nouvelles, transversales et hybrides d'expression. En ce sens, ces esthétiques de l'écart ne cherchent pas l'unité mais l'ouverture, le déplacement, l'inachèvement – autant de modalités fécondes pour penser et sentir autrement l'histoire, la mémoire et l'identité.

Dans un monde globalisé, les études post/décoloniales, féministes et queer, plus que jamais, se doivent de remettre en cause le parti pris eurocentré, occidentalocentré, nordcentré, des paradigmes théoriques et critiques. Nous proposons donc, à travers ces contributions aussi riches que variées, d'analyser et de visibiliser les productions littéraires et artistiques dissidentes et divergentes des Suds qui investissent langages et savoirs, histoire et autobiographie, représentation et auto-représentation, se réappropriant leurs corps, les énonçant, à travers différentes manifestations artistiques, et ouvrant, par ces prises de position esthétiques et politiques, un vaste chantier de déconstruction et de recreation. La réflexion sur ces clivages paradigmatiques entre le Nord et le Sud sert tout particulièrement à repenser philosophiquement, et politiquement, les corps et les sexualités, et aussi à voir comment écrivain-e-s et artistes résistent à l'appropriation des personnes dissidentes des Suds par l'impérialisme (homo)nationaliste. Ainsi, fidèles à la ligne éditoriale de la revue tournant autour des concepts d'hybridation culturelle et d'identité migrante, nous aspirons, par ce *Dossier d'HYBRIDA*, à mettre en avant toutes les luttes politiques et artistiques qui prônent une relation solidaire entre les Suds, neutralisant ainsi la conséquence perverse de la présomption de manque perpétuée par l'hégémonie culturelle occidentale hétéropatriarcale blanche.

AHMED HADERBACHE

Université Internationale de Valence (VIU) / Espagne

✉ ahmed.haderbache@gmail.com

LYDIA VÁZQUEZ

Université du Pays Basque - Euskal Herriko Unibertsitatea (EHU) / Espagne

✉ lidia.vazquez@ehu.eus